

Téléphonez Main 3751

PETITES ANNONCES

PERSONNEL. Col. Hugues J. de la Vergne a transféré son étude d'avocat au Bureau de l'Abéille, 320 rue Conti. Téléphone 3751-3752.

PLOMBIERS. Bureau, Main 2320. Résidence, Uptown 3073-W. E. E. Mascaro. MASCARO & JOHNSON Plombage Chauffage 912 rue Union, près Baronne. Nouvelle-Orléans, Lae. ASoc-1an dim

BOULANGERS. AUG. CORNE Boulangerie à vapeur et pâtisserie. 820 RUE TOURO Entre Dauphine et Bourbon. Livraisons gratuites. ASoc-1an dim

NEW ORLEANS ENGRAVING AND ELECTROTYPE CO. L. D. 118 Poydras Street. Téléphone 3751-3752.

RESTAURANTS. THE OLD ABSINTHE HOUSE PIERRE CAZEBONNE, Propriétaire. Vins fins, Liqueurs et Cigares. Café-Restaurant pour Dames. Angle des rues Bourbon et Bienville. Téléphone 1100. Nouvelle-Orléans. ASoc-1an dim

FRIEDRICH & WOODFORD. Propriétés Foncières et Encanteurs. 281 rue Common. Téléphone Main 1224. ASoc-1an

A. NICOLLE Ex-officier ministériel près les tribunaux français. Consultations légales. Gérance de propriétés, location et vente d'immeubles. 611 Rélisse Hemme. Avec A. Schlosser Cie, Real Estate and Farm Land Co. Phone 4028. ASoc-1an dim

Bas Elastique, Ceintures Abdominales, Membres Artificiels, Chaises Roulantes Invalides, Ceintures Herniaires, etc., etc. SCHROEDER 1314 RUE CANAL En faisant vos emplettes mentionnez l'Abéille, S. V. P. ASoc-1an jeu dim

Arrestations en Alsace. Les arrestations en Alsace continuent; on incarcère les personnages notables qui manifestent des sympathies pour la France. Le curé de Hegenheim est toujours en prison préventive depuis deux mois; un médecin de Saint-Louis a été condamné à huit jours de prison pour avoir manifesté des sentiments hostiles à l'Allemagne.

LETTE DE COMBATTANT.

Le Premier Jour

Argonne, août, 1915.

C'est un petit jeu, celui du souvenir. Je veux m'y amuser avec vous. Le soir, à la popote, chacun racontera ses impressions de mobilisé. Je les appelle. Elles se précipitent. Et pourtant il y a un an déjà... Samedi 1er août 1914. Je me le rappelle comme hier, ce matin clair d'été. Vite, les journaux. La veille encore, ils disaient: "On peut espérer..." En tête, j'y trouve des articles graves, où se ressaisit l'âme française. Mon cœur bat un peu plus vite.

C'est que je viens de regarder ce qui m'entoure, la chambre familière, les tableaux que je ne voyais plus pour les trop connaître, des bibelots insignifiants et fragiles, dix objets qui n'existaient pas dans ma vie et qui tout à coup, au moment où l'on constate l'effacement proche, apparaissent comme indispensables à la bonne harmonie de l'existence.

Sonnerie de téléphone. Un ami. — Allô! C'est pour aujourd'hui, mon vieux. Je reçois ma lettre de service. Adieu et bonne chance.

Voilà un mot que l'on va se répéter souvent. Je racroche. Cette voix témoigne d'une bonne humeur qui me remet d'aplomb. Et je continue à passer délicieusement, en pensant que mon lit, ni d'autres ne me recevront sans doute de longtemps... Mon regard se promène... Sur la cheminée, il y a des petits pigeons de bronze, achetés à Venise, un jour de tourisme. Aussi un chien en carton découpé, ridicule et sympathique. Et ma pipe. Il ne faut pas que je l'oublie. Sur un bout de papier, en manière de memorandum, j'écris: "Ma pipe."

Plus tard, en pyjama, à la fenêtre ouverte. Jolie vue; je ne l'avais jamais encore ainsi remarquée. Il y a sur le bois de Boulogne, une buée qui estompe la cime des arbres. Là-bas, sur la colline du mont Valérien, les fumées blanches des trains de banlieue... Tout se passe comme à l'ordinaire. On ne mobilisera pas.

D'ailleurs, à supposer qu'on mobilise, est-ce une raison suffisante pour qu'il y ait la guerre? Cela va s'arranger. On est vraiment trop bien chez soi.

Déjà onze heures. Le temps passe vite. Mon bain est prêt. Comment font les gens qui n'ont pour se laver qu'une cuvette ancienne modèle, si spacieuse soit-elle? Gant de crin... douche. Déjeuner léger, sur un coin de table. Que faire? Attendre. Mes papiers sont depuis longtemps en ordre. D'ailleurs, une fois parti...

Promenade au hasard des rues. Nulle hâte des passants. C'est le calme apparent de Paris, comme aux jours de vacances. Sur le chantier d'une maison en construction, des ouvriers sifflent un air à la mode... Ce n'est pas encore Tipperary. — Une marchande de quatre-saisons fait retentir son appel banal. Sur le pas des portes, des gens causent. Une horloge marque quatre heures.

Derrière une vitrine, deux flacons immenses, l'un jaune, l'autre vert. Voilà ce que je cherchais. La porte, poussée, fait retentir un timbre. Le pharmacien m'accueille d'un signe de tête. Je fais ma commande. L'objet: — "Laudanum..." Je ne devrais pas... mais aujourd'hui... Son air est avare et éternel. Et dans une minuscule fiole, qu'il élève à la hauteur de l'œil, il se prépare à verser d'un bocal énorme, et avec un soin minutieux, le

produit demandé, cependant qu'il exprime des idées. — "Je pars demain, moi, monsieur, et bien content. Voilà assez longtemps qu'ils nous embêtent... Le coup d'Agadir... Algésiras... J'y suis allé, moi, monsieur, à Algésiras..." Il dit cela d'une voix mâle et sûre. Et ding! la porte à nouveau s'est ouverte, cependant qu'il verse toujours, comme au compte-gouttes, le liquide de la grande bouteille dans la petite.

Une femme est entrée, une vieille femme, habillée de noir. Quelque très modeste bourgeoise du quartier. Elle a dit, d'une autre voix légèrement sourde, ces simples mots: — "C'est affreux à la mairie." En même temps, j'ai perçu un léger bruit de verre cassé. Le pharmacien a laissé tomber la bouteille qu'il tenait à la main. Heureusement que c'est la petite. Et la vieille femme, qui ne suit pas son idée, ajoute: — "C'est pour avoir quatre sous d'amidon."

Dehors, Paris est toujours le même. Mais on sait déjà. La nouvelle s'est répandue, courant de bouche en bouche. Des gens qui s'ignorent se parlent. Une fièvre enveloppe la ville. Je repasse devant le chantier où des ouvriers travaillent toujours. L'un d'eux, un grand efflanqué, s'arrête d'emplir sa brouette et déclare: — "La mobilisation-much? Tant mieux." Il a bien dit ça, "tant mieux", de tout son cœur. Et il reprend son travail, moins vite.

Il faut que je la voie, cette affiche, ne serait-ce que pour en garder le souvenir. Le fait est qu'à un an de distance, c'est ce détail que je me rappelle le mieux: la porte d'un bureau de poste, quelques personnes hypnotisées devant un petit carré de papier jaune. Quoi, c'est tout cela? L'ordre qui va mouvoir instantanément des millions d'hommes se matérialise par ce banal morceau de papier où des mots sont écrits à la plume: "Officiel... Mobilisation générale... Demain, premier jour de mobilisation..." Oui, c'est vraiment la première image de cette guerre sans appareil, sans musique, purement utilitaire. Il y a, devant ce carré de papier jaune, une jeune femme blonde qui mord son mouchoir.

L'avenue du Bois est déserte, terriblement déserte, tout à coup. Jamais je ne l'avais vue si harmonieuse, dans la douceur de cette fin d'un jour d'été. D'un bas côté, des pas cadencés, sourds, feutrés... Une cinquantaine d'hommes, en tenue de route, tout bleu, se dirigent en ne sait où. La petite troupe, massée, glisse hâtivement et disparaît derrière les arbres voisins. Plus rien que du silence et la bonne odeur de la pelouse.

Chez moi, quelqu'un m'attend dans l'antichambre. Un grand garçon mince, au visage joyeux, trépidant d'impatience, son baluchon à la main. C'est Bertin, mon domestique. Sa figure est claire. Il rit. — "Monsieur n'a plus besoin de moi. La cantine de monsieur est prête. J'ai recousu un bouton au dolman. Alors je pars." Et il ajoute, en me tendant la main le plus simplement du monde: — Au revoir, maréchal des logis, et bonne chance...

PIERRE LATOUR. Entre Allemands et Hongrois.

Les officiers hongrois prisonniers racontent avec indignation la conduite des Allemands en Galicie. Il y eut même des rixes assez graves entre les troupes austro-hongroises et allemandes à cause des brigandages des Allemands pendant l'occupation de Dowy. Les Allemands furieux ont exigé qu'un régiment magyar soit dispersé dans d'autres régiments; mais le ministre de la guerre autrichien refusa de donner satisfaction à cette demande des Allemands.

Comment le "Bisson" coula un sous-marin autrichien.

Une lettre particulière adressée de Brindisi à la Presse Associée, précise les circonstances dans lesquelles le "Bisson", contre-torpilleur français, coula un sous-marin autrichien:

"Le 13 août au matin, à 4 h. 30 exactement, un sous-marin fut aperçu au loin. Chacun aussitôt se plaça à son poste de combat. Le Commandant ordonna la manœuvre du canon d'avant tandis qu'il fit gouverner à toute vitesse contre le sous-marin. Sitôt arrivé à portée du tir, un coup bien pointé provoqua une voie d'eau. Le sous-marin essaya de plonger mais vainement; une deuxième bordée puis une troisième, complétèrent le désastre du sous-marin ennemi qui coula par 500 mètres de fond. Douze hommes de l'équipage et le commandant en second furent sauvés et faits prisonniers.

L'Iode en Russie.

Le professeur honoraire de l'Université de Novorossisk, M. Tanatar, après avoir travaillé de longues années sur les ressources de la Russie en iode, fait la communication suivante:

La Mer Noire a, en énormes quantités, des varechs dont les cendres contiennent 2% pour cent d'iode alors que les varechs d'Ecosse, d'Irlande et de Normandie n'en ont que 1/3 pour cent.

L'abondance de ce précieux médicament dans les varechs de la Mer Noire, assurera l'approvisionnement de la Russie, non seulement en temps de guerre, mais encore en temps de paix. Le professeur Tanatar est persuadé que le Bassin de la Mer Noire défie toute concurrence et que l'on pourra même exporter l'iode russe à l'étranger.

La Croix de Guerre

Gagnée à Toulon

L' tentative dirigée de nuit contre l'arsenal de Toulon par des espions allemands, vient d'être déjouée grâce au sang-froid d'un jeune fusilier marin nommé François Danoy.

Ces deux espions possédaient le mot de passe et ils l'avaient donné au fonctionnaire Danoy, mais, celui-ci ayant remarqué que ces individus possédaient des jambes extraordinairement grosses, pressa sur le bouton communiquant avec le corps de garde. On accourut, on appréhenda les deux inconnus qui, conduits au poste et déshabillés, laissèrent échapper de leurs pantalons, des paquets de coton-poudre et d'autres matières dangereuses.

Quoique bien loin du front, le fusilier Danoy est proposé pour la Croix de Guerre, juste récompense de sa présence d'esprit.

L'ABEILLE DE LA Nouvelle-Orléans JOURNAL DEMOCRATE REGULIER POLITIQUE LITTÉRAIRE SCIENTIFIQUE COMMERCIAL Contre la prohibition En faveur des courses Sans liberté il n'y a pas de vertus TÉLÉPHONE MAIN 3487 Trois Éditions Distinctes: Edition Quotidienne, Édition Hebdomadaire, Edition du Dimanche Vous pouvez avoir L'ABEILLE chez vous, par l'intermédiaire des porteurs, pour 15 SOUS par semaine, où la recevoir directement de nos bureaux, par abonnement, au prix de 65 SOUS par mois. HUGUES J. DE LA VERGNE, Président et Directeur

FEUILLETON DE L'ABEILLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

No. 5 Commencé le 1er septembre 1915

L'HEURE DÉCISIVE

Par HENRI ARDEL. (Suite.)

Puis, la masse du public avait connu ce nom dont elle s'était servie pour discuter les questions littéraires, sociales, artistiques, qui avaient intéressé son esprit toujours en éveil. Hautement, avec une franchise fière, elle avait soutenu ou combattu les uns et les autres, se créant ainsi des ennemis sans en avoir cure, mais aussi des amis qui pouvaient dire ce qu'il y avait de délicat bonté sous le masque un peu froideur de l'écrivain. Très accueillante pour ceux qui avaient besoin d'elle, aux autres elle n'ouvrait pas la porte qu'à bon escient, tout ménager de son temps pour le gaspiller avec des fâcheux, des indifférents ou des snobs.

été récemment convié à venir chez elle lui présenter ses hommages après qu'il l'avait rencontrée tout l'hiver chez de communes connaissances.

Mais ce n'était pas l'unique désir de quelques moments de causerie avec une femme très intelligente qui l'attirait chez Mme Claude Champdray, le mardi suivant la matinée Arnales. Dans le tréfonds de sa pensée, un désir flottait, désir compliqué de dilettante, d'entendre parler de cette Denise Muriel, qui avait si fort intéressé sa nonchalance et qu'Yvonne Arnales, incidemment, lui avait dit être amie de Mme Champdray.

Jamais pourtant il ne l'avait rencontrée chez l'écrivain; mais, confiant en sa bonne étoile, il espérait qu'un heureux hasard voudrait bien l'y amener, justement ce même jour; et il ne lui resta plus qu'à dissimuler sa déception quand il put constater que la destinée ne s'était pas, cette fois, montrée bienveillante à l'égard de sa fantaisie.

signé un volume de pensées de son nom très aristocratique, et, avec elle, sa belle-fille; point femme de lettres celle-là, délicieuse joujou pour amoureux masculin, poudrée, parfumée, habillée pour la fête-des yeux qui papotait avec une désinvolture gamine, sans perdre son allure de grande dame.

Et, dirigée par l'esprit alerte de Mme Claude Champdray, animée par la sonorité claire de sa voix un peu mordante, la conversation, interrompue une seconde par l'entrée de d'Astyèves, reprit son allure capricieusement vivante, s'éleva de nouveau amusante d'imprévu, évocatrice d'idées, emplissant de sa rumeur la grande pièce lambrisée dont les hautes fenêtres, à multiples carreaux, s'ouvraient sur le jardin d'un vieux hôtel voisin.

écouter, et je suis ravie de constater de nouveau que son succès a été très grand.

— Chère madame, il a été plus que grand. Il avait toutes les allures d'un triomphe! Mon mari m'est revenu emballé de la chanteuse à m'en rendre jalouse. Et la chronique affirme que tous ces messieurs étaient, plus ou moins, dans cet état d'enthousiasme aigu. Monsieur d'Astyèves, faut-il déclarer ici que — c'est la chronique qui parle — vous sembleriez tout particulièrement sous le charme et que vous vous êtes montré, au buffet, le plus courtis chevalier de Mlle Muriel?

— Déclarez, madame, sans scrupule, et ajoutez que je suis, comme il y a quelques jours, tout prêt à proclamer cette jeune fille une artiste rare, d'autant plus puissante sur ses auditeurs qu'en elle semble brûler le feu sacré, le feu dévorant!

pourquoi y a-t-il un doute au fond de vos yeux?

— Chère madame, je ne me permettrai pas de placer un doute là où vous apportez avec affirmation; et j'en possède d'autant moins le droit que je n'ai pas l'honneur de connaître Mlle Muriel.

— Ah! que vous êtes tous les mêmes, vous autres hommes... Parce qu'une femme a le secret de vous émuouvoir tout entiers, d'ébranler en vous toutes les fibres sensibles, immédiatement vous rombez dans votre orgueil masculin et vous vous redressez, émettant un principe qu'elle aussi, par un juste retour, est nécessairement fragile... à votre mesure...

tyèves interrogateur.

— Oui, parce que la vie ne sera pas aisée pour elle!

— Peut-on demander pourquoi? Mais Mme Champdray n'out pas le loisir de répondre. Le timbre d'entrée avait annoncé un nouveau visiteur. Sur le seuil du salon, dont la porte venait de s'ouvrir, se découpait une svelte silhouette de femme. Et Bertrand songea que le destin était pour lui! Il apercevait soudain, sous son regard, le jeune visage volontaire et passionné de Denise Muriel.

Les hommes s'étaient levés, même le vieil académicien, qui sautait d'un coup d'œil charmé cette fraîche apparition que la petite Mme d'Auroche considérait avec une curiosité sympathique. Elle, tout droit, allait à Mme Champdray, lui présentant son front d'un geste juvénile. L'écrivain l'embrassa maternellement avec un bon sourire: — Ma chère petite fille, vous voulez donc donner raison au vieux proverbe: "Quand on parait des roses..." Frémissez si vous êtes de celles qui tiennent leurs amis pour redoutables... Au moment où vous êtes entrée, nous étions tous à potiner sur le compte d'une jeune chanteuse qui s'est couverte de gloire chez Mme Arnales. Elle laissa tomber le compliment sans répondre, mais son regard se fit très affectueux: — A Continuer.